

„C'est dans le silence que nous attendons le retour des oiseaux”

Rosemarie Kieffer, adieu

Brosser un portrait impartial et fouillé de votre personnalité, je ne le puis. Au moment de rédiger ces lignes des mois après votre disparition, mon chagrin est toujours aussi vif. Le lecteur trouvera ailleurs des repères bio-bibliographiques, inutile que je m'y attarde.

Votre domaine, c'était la littérature. Je vous revois, une pile de romans sous le bras, en train de faire la conversation avec moi, un jour clair d'été, devant votre maison, aux volets maintenant baissés, rue Lemire. De la littérature avant toute chose. Je n'en veux pour preuve que les innombrables contes, nouvelles et récits qui ont paru au fil des ans dans des publications luxembourgeoises et étrangères et que vous avez rassemblés en même temps que des textes inédits dans des recueils aux titres qui font rêver. Vous aimiez à y mélanger tous les registres, de l'étrangeté à l'émotion, bravant le conventionnel et bouleversant le temps comme l'espace.

Je me rappelle vos nombreux articles en français sur la littérature russe ou géorgienne, entre autres, publiés ici et ailleurs, tout comme vos contributions sur la littérature luxembourgeoise de langue française que très tôt déjà vous vous êtes proposé de faire connaître à l'étranger et chez nous. Ce qui me frappe, c'est cette permanente corrélation inhérente à votre démarche qui consiste à associer des domaines qui normalement s'ignorent. Vous m'avez communiqué votre passion de notre poésie de langue française. Dès nos premières rencontres, – je séjournais encore à Louvain, – nous nous sommes estimés, et cette sympathie réciproque n'a pas failli depuis. C'est grâce à vous que j'ai été admis en 1973 au conseil d'administration de la Société des écrivains luxembourgeois de langue française (S.E.L.F.). D'emblée vous m'aviez fait confiance. J'y reconnais un des traits caractéristiques de votre être et de votre agir: le souci de promouvoir le développement intellectuel des jeunes et d'encourager les talents littéraires. Vous joigniez la vocation de l'écrivain engagé dans une société littéraire à l'idéal de l'enseignante. C'est vous qui m'avez fait découvrir l'œuvre et la vie du *Prince Avril* qui, je l'avoue, me fascinait. Vous m'avez mis en relation avec la regrettée Ry Boissaux avec qui j'allais entretenir une véritable amitié. A Vianden, vous avez pris la relève d'Anne Beffort. Vous n'avez pas ménagé vos efforts en vue de l'érection du monument Marcel Noppeney à Bofferdange et de celui de la philanthrope Aline Mayrisch-de Saint-Hubert au parc de Luxembourg, que sais-je encore... (J'espère



qu'un jour une sculpture vous sera consacrée dans un de nos parcs municipaux.) C'est comme si votre œuvre et votre personnalité s'étaient formées et avaient mûri non seulement au contact du patrimoine universel mais encore grâce à la constante fréquentation des figures marquantes de notre vie littéraire et culturelle luxembourgeoise.

Vos idées étaient souvent plus généreuses que ne le souffrait la réalité avec laquelle il s'agit de composer. La publication au Québec sous votre direction de l'ouvrage collectif *Littérature luxembourgeoise de langue française* a mis des années avant d'aboutir. Il a fallu faire des compromis pour constituer l'anthologie des femmes luxembourgeoises qui écrivent en français, vous l'avez relevé vous-même à la présentation au lycée Robert-Schuman de cette récente publication nationale. L'initiative que vous avez prise d'une anthologie luxembourgeoise à paraître en Chine a suscité une polémique des plus indécentes, alors que vous étiez terrassée déjà par la maladie. Moi-même, j'ai abandonné le projet d'une anthologie de la poésie luxembourgeoise de langue française que vous m'aviez encouragé, pressé même d'établir. J'ai partagé votre souci pour la survie de la S.E.L.F., pour ne plus ressentir finalement que des sentiments d'impuissance et de regret. Vous du moins avez résisté contre vents et marées.

Votre ouverture d'esprit n'avait d'égale que votre engagement au service de vos convictions. Vous aviez à cœur la condition

féminine. Vous vous situiez au delà des idéologies, vous l'avez suffisamment montré par vos activités au sein du Centre culturel Pouchkine, de même que par vos innombrables relations de tout bord et de toute tendance. Vous alliez la tolérance à l'indépendance d'esprit, la prévenance à l'amour de la liberté, fidèle que vous étiez à vous-même et à la voie choisie, insérée dans la province et pourtant globe-trotter à la rencontre des grands espaces et des larges horizons. Me restera dans la mémoire l'exemple émouvant de votre courage jusque sur votre lit de mort, où vous n'avez pas cessé de travailler autant que faire se peut, vous consacrant à un ouvrage sur l'humaniste Pierre Frieden. C'est sur ce point, l'humanisme, l'héritage de la culture gréco-latine, à côté de l'apport judéo-chrétien, que nous convergions aussi, à condition toutefois que celle-là ne devienne instrument d'exclusion au service d'une caste intellectuelle.

Je tiens à vous exprimer encore toute ma reconnaissance ainsi qu'à formuler à votre intention le dernier vœu cher aux Anciens, et je me permets enfin, ce faisant, de vous tutoyer et de vous appeler par votre prénom, vous rendant la pareille à la suite du dernier message de sympathie que, peu avant votre mort, vous m'aviez laissé sur mon répondeur automatique:

„Rosemarie, que la terre te soit douce et légère!”

Paul Lanners